

VOYAGE À MARENGO



Aujourd'hui encore, la route est la même. À peine moins poussiéreuse peut-être.

Ici aussi, le bitume a, peu à peu, remplacé le sable et les automobiles sont plus nombreuses que les vieux autocars. Sinon rien n'a changé. La Mitidja est là, éternelle. Avec ses collines verdoyantes et ses longues étendues jaunies par le soleil. Dans les champs, des hommes tentent de s'activer. En vain. Mieux vaut travailler ici au gré de la température. Pour cette raison précisément, pousse ici la vigne. Les grappes de raisin sont nées avec la sagesse de se soumettre à la seule loi du soleil. Et dans cette affaire que l'on appelle la viticulture, les hommes doivent se contenter d'être de simples auxiliaires des éléments.

Rien n'a changé, sauf un détail. Marengo s'appelle aujourd'hui Hadjout.

Lorsque je lui indiquai l'endroit où je désirais me rendre, le chauffeur me dévisagea avec un regard à mi-chemin entre l'étonnement le plus innocent et la plus pertinente suspicion.

Pourtant, il m'invita, sans un mot, à m'asseoir à la place du passager avant et, aussitôt, fit vrombir le moteur de sa vieille Peugeot. Je regardai un instant ma montre. Il était à peine neuf heures du matin. Meursault, lui, avait préféré prendre l'autocar de la mi-journée. Juste après être allé manger un morceau chez Céleste.

Pour tenter de vaincre l'angoisse que je sentais monter en moi à l'approche de ce rendez-vous avec le vieux cimetière de Hadjout, j'avais moi aussi voulu faire une escale au café qui se trouvait juste en bas, au début de l'avenue Belouizdad, l'ex-rue de Lyon.

J'avais donc pris place quelques instants à la terrasse de l'Olympic. Mais comme je n'allais enterrer personne à Hadjout, personne n'éprouva de peine pour moi. Comme chaque matin depuis mon arrivée, le garçon se contenta de m'apporter mon lait à la fraise, sans même avoir eu l'air de vraiment faire attention à moi. Et aucun habitué ne me demanda non plus ce que je pouvais bien aller faire dans cette ville à propos de laquelle tous semblaient être d'accord pour affirmer qu'elle était un « trou ».

La tête appuyée contre la vitre, je ressentis les premiers effets de la chaleur qui commençait à s'installer au-dessus de nous. Lorsque je tournai les yeux en direction du chauffeur, dont j'avais appris qu'il s'appelait Nacer, je le vis sortir un mouchoir de sa poche et commencer à s'éponger le front.

— Il fait chaud, hein ?

Sans un mot, il rétrograda à l'approche d'un nouveau barrage de gendarmes.

— Cela commence à peine. À Hadjout, ce sera pire.

Puis, il secoua la tête de gauche à droite comme pour mieux me faire comprendre sa réprobation.

La voiture s'arrêta alors tout à fait. D'un geste machinal, Nacer débloqua le capot du véhicule qu'un gendarme s'empressa d'inspecter ainsi que le coffre arrière. Puis, nous repartîmes de la même manière que nous nous étions arrêtés.

Les champs de vigne, cultivés parfois, abandonnés souvent, défilèrent sous mes yeux, alors que j'avais repris ma position initiale. À la vue d'un ancien domaine, le clos Saint-Jean, un domaine colonial comme avait pris plaisir à me préciser Nacer, je compris que nous étions presque arrivés. Des perles de sueur coulaient le long de mes tempes. Lorsque je claquai la porte de la voiture, un vieux kiosque, perdu dans un jardin déserté, me faisait face. Il était un peu plus de dix heures, et j'étais égaré

au milieu de l'immobilité silencieuse de Hadjout. Au centre de cette vieille ville coloniale de Marengo où semblait commencer le règne de l'inéluctable.

Lorsque je levai la tête en direction du ciel, j'aperçus les rayons du soleil, fier et dominateur. Nacer, lui, s'était déjà évaporé, pressé d'aller s'asseoir dans la salle sombre et fraîche d'un vieux bistrot.

La seule vision du clocher de l'unique église de la ville me rassura. Mes jambes s'arrêtèrent de trembler, mes bras de frissonner, mon crâne de bourdonner. Coincée au milieu d'une rue ombragée grâce à son étroitesse, presque cachée entre deux maisons, son architecture simple lui donnait un air d'accessibilité rare pour un édifice religieux. Cette maison de Dieu était à taille humaine. À portée des hommes, à condition, bien sûr, que ceux-ci daignent faire quelques pas pour aller à elle. Je décidai de m'en approcher, prenant bien soin de me conformer aux conseils donnés par l'infirmière à Meursault le jour de l'enterrement : surtout ne pas risquer l'insolation si près du but, ni obliger mon corps à transpirer. En me dirigeant vers les quelques hommes à l'âge improbable qui étaient assis sur les marches de l'édifice, je calquai mon pas selon les caprices de ce soleil à l'éblouissante fierté. Un brin désabusé tant il me semblait évident que je ne serais pas maître du résultat.

L'homme face auquel désormais je me trouvais, me toisa du regard. Sur son visage, se lisait un âge plus avancé que sa seule allure avait pu me le laisser croire. Il était de cet âge qui appelle la mort. Sa vieillesse l'avait assis là, sur la fraîcheur des pierres à l'ombre de la vieille église dont je me rendis vite compte que les portes étaient closes. Comme si, à Hadjout, la vieillesse et la vie étaient unies dans le même dérisoire destin. Dans une égale et interminable attente, celle d'une mort inéluctable contre laquelle toute révolte serait inutile et déplacée. Sous le soleil de Hadjout, la mort n'est pas assez grave pour engendrer les larmes.

Lorsque je lui demandai la direction du cimetière chrétien, le vieux, d'un seul mouvement de canne, m'indiqua de poursuivre tout droit. Sans prendre peine de me préciser la distance qu'il me restait encore à parcourir sous ce soleil de plomb.

Je fus alors saisi d'une déception teintée de nostalgie. Celle des cimetières des villages de France, situés juste derrière une petite église aux pierres grises. À l'ombre de la dureté d'un soleil d'été et de la vie.

Au bout de quelques mètres, le bitume de la rue fit place à un chemin poussiéreux. Pas un chemin, une impasse. Au bout de laquelle il faut deviner la porte en fer forgé toute rouillée du cimetière où Meursault a enterré sa mère. Une porte en fer rouillé et cadénassée depuis des années. Depuis ces années où, en Algérie, l'histoire avait vécu dans l'illusion de sa victoire sur l'ordre du monde. Je n'eus alors pas d'autre choix que de franchir le muret à moitié détruit comme un écolier faisant la belle. La mort était là, devant moi, entourant chacun de mes pas. Cette mort dérisoire, telle qu'elle se faisait déjà sentir au milieu de la place déserte sur laquelle je m'étais trouvé quelques minutes auparavant. Seulement protégé de la dureté du soleil par de hauts cyprès.

Devant ces dates et ces noms, devant ces tombes aux allures de ruines, à moitié brisées par la seule usure du temps et l'oubli des hommes, toute angoisse avait disparu en moi. Et rien ne l'avait remplacée. Ni pitié, ni simple tristesse.

Sans doute valait-il mieux que le vieux assis sur les marches de l'église ne m'eût pas accompagné. Comme Perez, le jour de l'enterrement de Madame Meursault, il n'aurait pas pu s'empêcher de scruter cette absence de sentiment sur mon visage. Comme Perez, il n'aurait pas hésité à venir témoigner de mon insensibilité devant n'importe quel juge avide d'un verdict absurde. Comme Perez, il m'aurait condamné.

Les dates gravées dans le marbre sont formelles. Qu'ils aient été simples ouvriers agricoles, riches propriétaires, commerçants ou artisans, tous, ici, sont morts de vieillesse. C'est, de toute façon, la seule mort possible à Hadjout. La seule issue est celle-ci. Non pas l'issue de la mort contre la vie elle-même, mais de la mort comme dernière étape de l'ennui. Cette mort inéluctable comme l'est la chaleur qui vient assommer les crânes et frapper le moindre lopin de terre. Sans aucune larme à verser. Telle est Hadjout aujourd'hui comme Marengo le fut hier.

Je m'en vais rejoindre Nacer qui, finalement, a préféré m'attendre au volant de son véhicule. Comme pour mieux me signifier son désaccord avec un voyage qu'il a toujours jugé absurde.

Je préfère ne rien lui dire. Me contenter d'un signe de la tête pour lui faire comprendre qu'il peut à nouveau faire vrombir le moteur de sa voiture. Surtout ne pas lui dire qu'il avait raison. Que ce voyage était bien un voyage au cœur de l'absurde. Et que je repars pour Belcourt avec l'angoisse née du sentiment qu'ici, sur cette terre chauffée à blanc par le soleil, tous les hommes s'appellent Meursault. Que je suis, moi aussi, un étranger.

Le retour vers Alger me paraît interminable tant me hantent les visages de ces accusateurs potentiels, croisés dans les rues de Hadjout. Dans cette bourgade dérisoire, le risque est grand d'être confronté à l'orgueil et à la cécité des hommes. Moins il y a d'éléments qui rendent aisé le chemin vers l'être, plus se montre grand le besoin des hommes d'exister. Pour cette raison sans doute, Hadjout n'a pas jugé utile de détruire l'architecture pompeuse, bourrée d'orgueil, de l'Algérie coloniale. Hadjout restera toujours Marengo. Éternelle accusatrice des hommes préférant l'angoisse de leur condition aux certitudes issues du vice trompeur de la légèreté.

Mais, déjà, une ombre nouvelle se profile. Celle de Camus. Ce créateur de Meursault qui en est, en même temps, le frère. Tous les deux fils de Belcourt vers lequel la voiture file à nouveau. À nouveau, je jette un coup d'œil sur ma montre. Dans une petite heure, j'aurai regagné ce quartier misérable et coloré, populaire et généreux, qui m'a accordé le privilège de son hospitalité.

Belcourt, lieu de naissance d'une œuvre. D'une vision du monde et des hommes.